

Redonner le fleuve aux Québécois **La promenade Samuel-De Champlain**

Frédéric Smith

Numéro 93, juin 2008

Québec 400 ans : histoire et lieux de mémoire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6892ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Smith, F. (2008). Redonner le fleuve aux Québécois : la promenade Samuel-De Champlain. *Cap-aux-Diamants*, (93), 52–55.

REDONNER LE FLEUVE AUX QUÉBÉCOIS

LA PROMENADE SAMUEL-DE CHAMPLAIN

PAR FRÉDÉRIC SMITH

Don durable du gouvernement du Québec à sa capitale pour le 400^e anniversaire de sa fondation, la promenade Samuel-De Champlain dévoilera ses charmes le 24 juin, jour de la fête nationale, et ce, plus de dix ans après que son concept ait germé dans l'esprit des dirigeants et professionnels de la Commission de la capitale nationale du Québec.

Redonner le fleuve aux Québécois, voilà l'objectif poursuivi par la Commission dont le mandat est de mettre en valeur le caractère distinctif de la capitale en contribuant à son embellissement et à la promotion de son héritage historique, social et culturel. L'aménagement des berges du Saint-Laurent, voie fluviale au cœur des tentatives d'établissement humain sur notre territoire, s'inscrit dans la logique des actions entreprises en ce sens par la Commission depuis sa création en 1995.

La promenade Samuel-De Champlain offre l'occasion de parcourir à pied, à vélo ou en auto, un nouveau boulevard urbain au cœur d'un parc linéaire de 2,5 km. Les aménagements, résolument contemporains, proposent plusieurs clin d'œil à l'histoire du lieu et à l'omniprésence du Saint-Laurent. Diverses avenues de commémoration ont été empruntées afin d'y révéler la mémoire du lieu. C'est le cas notamment des nouvelles désignations qui viennent enrichir le paysage toponymique et odonymique du Québec et qui contribuent à la mise en valeur de son patrimoine historique et culturel.

UNE PROMENADE, UN NOM

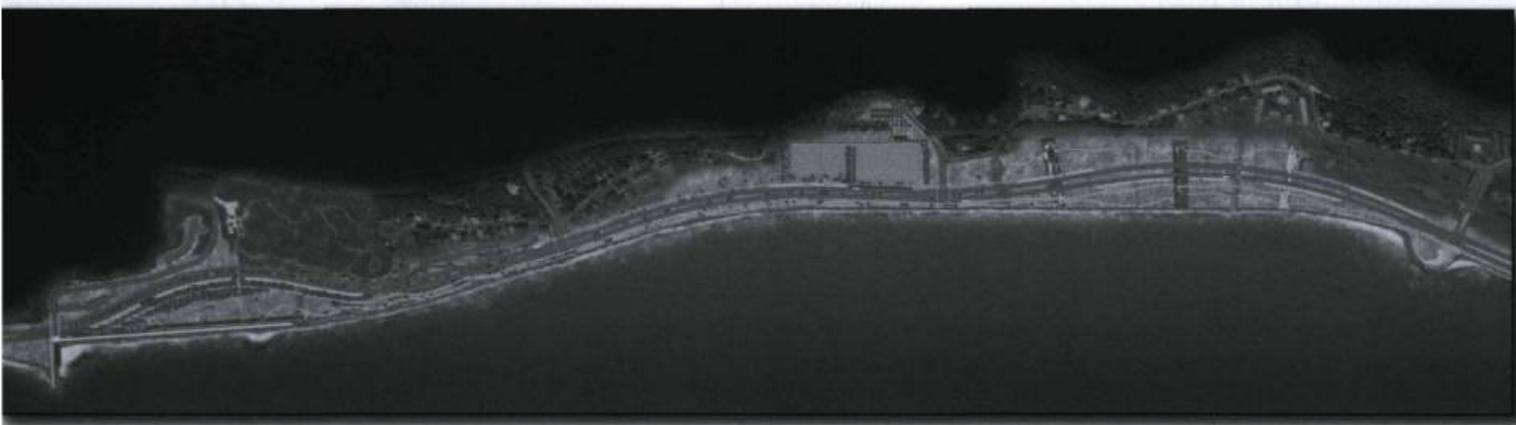
Au cours de ses divers voyages d'exploration, le cartographe Samuel de Champlain reconnaît le rôle de la toponymie comme preuve de propriété

et geste de domestication du territoire. Il s'emploie à la fixer sur ses cartes, d'ailleurs d'une précision étonnante. En 1608, la remontée du Saint-Laurent en barque à partir de Tadoussac pour fonder Québec est prétexte à l'ajout de pas moins de sept noms de lieux le long des rives du fleuve. En tout, on comptera plus de 330 toponymes rapportés, empruntés ou créés par Champlain.

Québec rendra aussi hommage à son fondateur par le biais de la désignation toponymique. Vers 1716 apparaît la rue Champlain en continuation de la rue De Meulles, aujourd'hui rue du Petit-Champlain. Plus tard, la rue se prolonge vers l'ouest en prenant les noms de Près-de-Ville, de l'Anse-des-Mères et du Cap-Blanc. Ces trois rues sont incorporées à la rue Champlain en 1876. Plus récemment, on construit, au début des années 1960, un boulevard longeant le fleuve entre le Vieux-Québec et les ponts de Québec et Pierre-Laporte. C'est le boulevard Champlain, créé en partie par le remblaiement d'une large bande du littoral qui, conjugué à la présence de nombreux réservoirs d'hydrocarbures, semble vouloir couper définitivement l'accès au fleuve pour les résidents de Québec.

La promenade Samuel-De Champlain entend donc redonner cet accès au Saint-Laurent, par la requalification d'un tronçon du boulevard Champlain et la création d'un nouveau parc urbain. Le nom de la promenade perpétue la mémoire de Champlain dans ce secteur et le renforce en l'associant plus directement à la présence du fleuve, dont le célèbre explorateur fut le premier véritable cartographe : dès 1603, le futur fondateur de Québec avait dressé la carte du Saint-Laurent lors d'un voyage d'exploration jusqu'au saut Saint-Louis.

Plan de la promenade Samuel-De Champlain, nouveau boulevard urbain au cœur d'un parc linéaire de 2,5 km. Conception et design : Le consortium Daoust Lestage inc. Williams, Asselin, Ackaoui, Option Aménagement © (Commission de la capitale nationale du Québec).



Ceci dit, on ne sait si Champlain a déjà mis les pieds sur le territoire de l'actuelle promenade. Bien qu'aucune construction n'existait encore dans le secteur au moment du décès du fondateur de Québec, en 1635, Champlain connaît toutefois, grâce aux relations du récollet Gabriel Sagard, les habitudes des Amérindiens qui viennent s'y installer en belle saison pour faire la pêche à l'anguille. Le père Paul Le Jeune se déplace d'ailleurs jusqu'à ces « cabanes des Sauvages » en 1633 et estime qu'il n'y a pas meilleur site pour établir une mission d'évangélisation des Amérindiens.

Ce n'est cependant qu'en 1637 que débute l'occupation proprement dite de la rive du Saint-Laurent à la hauteur de ce qu'on connaît aujourd'hui sous le nom de Sillery. Les premiers établissements européens dans ce secteur sont réalisés par les Jésuites, qui y fondent la mission Saint-Joseph selon le modèle de la « réduction » utilisé au Paraguay. Les « robes noires » entendent évangéliser et sédentariser les Amérindiens. Deux premières familles autochtones s'y installent l'année suivante. On n'en compte pas moins d'une quarantaine en 1642.

Entre-temps, les sœurs augustines hospitalières font construire un hôpital un peu à l'ouest de la maison des Jésuites, au pied de la côte à Gignac, afin de prodiguer des soins aux Autochtones. Leur séjour à Sillery sera toutefois de courte durée. La menace constante d'attaques iroquoises les incite à délaisser Sillery dès 1644 pour plutôt s'installer à l'abri, dans la haute-ville de Québec. Le départ des Augustines et de leur hôpital rend la mission Saint-Joseph vulnérable aux épidémies de fièvre et de rougeole, qui déciment petit à petit les populations autochtones. Algonquins, Montagnais et Hurons quittent définitivement Sillery. Les Abénaquis demeurent quelque temps encore, mais fuient à leur tour les épidémies qui sonnent fatalement le glas de la mission des Jésuites. Celle-ci est transformée en maison de retraite pour les pères jésuites en 1698, et conservera cette vocation jusqu'à la Conquête.

LE BOISÉ DE TEQUENONDAY

Des traces d'occupation amérindienne préhistorique et historique ont été retrouvées dans un secteur particulier de la promenade Samuel-De Champlain. Il s'agit du boisé situé en surplomb du fleuve, à la hauteur de la côte Ross et autrefois connu sous le nom de boisé Irving, puisqu'il était la propriété de cette pétrolière. La Commission de la capitale nationale du Québec en a fait l'acquisition en 2002, dans le but de l'intégrer à la future promenade Samuel-De Champlain.

Une campagne de fouilles archéologiques menée en 2003 a permis de confirmer une présence amérindienne datant de l'Archaïque laurentien, et plus particulièrement de la période dite de la transgression laurentienne de 5 800 à 4 500 ans avant aujourd'hui. Cette époque correspond à l'élévation du niveau du fleuve jusqu'à



une hauteur de dix mètres de plus que le niveau actuel. Le boisé, dont l'élévation moyenne est de vingt mètres, demeurerait accessible pour une occupation par les Amérindiens. La baisse des eaux du fleuve à son niveau actuel, environ 4 500 ans avant aujourd'hui, aurait incité ces populations à délaisser le site pour d'autres espaces situés plus près des berges.

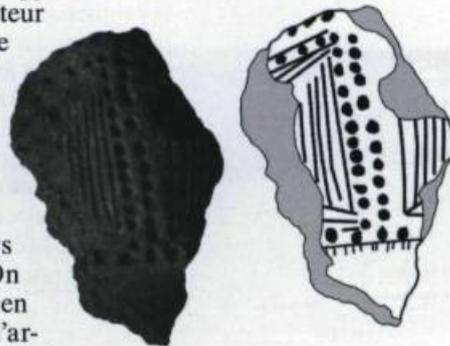
La plus récente campagne de fouilles, menée en 2005 par l'archéologue Yves Chrétien, a toutefois révélé une période d'occupation jusqu'ici insoupçonnée. On a notamment découvert les restes d'un grand vase iroquoien du Saint-Laurent, que ses caractéristiques placent dans une période tardive du Sylvicole supérieur, probablement après l'an 1400 de notre ère. Selon l'archéologue, il pourrait s'agir de traces laissées par les Stadaconiens que Jacques Cartier a rencontrés dans le secteur de la rivière Saint-Charles.

Dans ses récits, Cartier énumère sept agglomérations situées dans la province de Canada, le long de la rive nord du Saint-Laurent, dont Stadaconé et, un peu plus à l'ouest, Tequenonday. Les récits de voyage de 1535-1536 parlent de Tequenonday comme d'un lieu situé « sur une montagne », sous la juridiction du chef Donnacona. Il pourrait s'agir d'un camp de pêche, que Cartier situe à mi-chemin entre « Port Neuf et le Cap Tourmente ». C'est donc afin de rappeler la présence autochtone dans le secteur que la Commission de la capitale nationale du Québec a choisi de nommer ce boisé de 3,6 hectares « boisé de Tequenonday ». Cette décision fut entérinée par la Commission de toponymie du Québec en 2006.

Le boisé compte toujours plusieurs arbres centenaires. On n'en dénombrait pas moins de 74 en 2001. Une si grande quantité d'arbres centenaires en milieu urbain a de quoi surprendre, compte tenu de la disparition des anciennes forêts riveraines de la région. Il s'agirait de l'un des plus anciens boisés de la

Tequenonday et ses grands arbres majestueux, exemple parfait du type de forêt qui recouvrait le sommet du promontoire de la colline de Québec il y a de 150 à 200 ans. Photographie Christian Sommeiller. (Commission de la capitale nationale du Québec).

Tesson de bord décoré du vase iroquoien en céramique retrouvé dans le secteur du boisé de Tequenonday. Photographie Yves Chrétien. (Commission de la capitale nationale du Québec).





■ L'arrivée de Champlain à Québec, tel qu'imaginée par Henri Beau en 1903. Commandée à l'artiste pour orner la salle du Conseil législatif, cette œuvre suggère que Champlain s'est rendu à Québec à bord du *Don-de-Dieu*. C'est plutôt en barque que l'explorateur arrive à Québec en 1608, ayant effectué le trajet ainsi depuis Tadoussac. (Musée national des beaux-arts du Québec, 34-04).

région de Québec et, selon l'arboriculteur Jean Lamontagne, Tequenonday constitue l'exemple parfait du type de forêt qui recouvrait le sommet du promontoire de la colline de Québec il y a de 150 à 200 ans.

Non seulement le boisé de Tequenonday a-t-il survécu au temps, mais celui-ci possède même une population de pins blancs constituant pas moins de 13 % des arbres qui y ont été recensés. Il est étonnant que ces pins blancs aient échappé au commerce du bois et à la construction navale qui florissaient à leurs pieds au XIX^e siècle. Cette essence était à l'époque particulièrement prisée en raison de sa légèreté, de sa robustesse et de sa résistance aux changements climatiques, des qualités essentielles à la construction des mâts et des ponts de navires. De façon générale, seuls les pins blancs situés dans la falaise ont été épargnés de la coupe par les barons du bois (*timber barons*) en raison d'un accès difficile. Leur présence dans le boisé de Tequenonday est donc surprenante, et témoigne peut-être d'une conservation volontaire de la part des propriétaires successifs du boisé.

Néanmoins, l'absence de régénération des pins blancs, déjà notée par le géographe Gilles Vachon en 1980 en raison de la compétition des feuillus pour l'illumination nécessaire à leur croissance, mènera vraisemblablement à leur disparition du boisé de Tequenonday. La Commission souhaitant respecter son évolution naturelle, les visiteurs de la promenade Samuel-De Champlain devront emprunter les quelques sentiers aménagés afin d'assurer d'une part leur propre sécurité et, d'autre part, afin d'offrir la meilleure perspective de longévité au pin blanc, ainsi qu'au frêne, à l'érable à sucre, au chêne rouge et à quelques spécimens d'orme d'Amérique et de bouleau à papier. Un véritable patrimoine écologique et arboricole que la Commission de la capitale nationale du Québec entend préserver pour les générations futures.

LES CAGEUX

Ancien quai industriel présent au XIX^e siècle, le quai des Cageux marque l'extrémité ouest de la promenade. Une tour d'observation culminant

à 25 mètres au-dessus du sol offre de nouvelles perspectives sur le Saint-Laurent, le pont de Québec et les côtes de Sillery et de Lévis. Un pavillon d'accueil, dont les lignes rappellent des empilages de bois, regroupe divers services et présente une exposition permanente consacrée au commerce du bois. Prise dans son ensemble, la station des Cageux se propose de rappeler à la mémoire l'intense activité qui florissait le long des berges du fleuve au XIX^e siècle, témoin du développement fulgurant du commerce du bois et de la construction navale, mais aussi de leur inéluctable déclin.

Alors que l'économie de la colonie était autrefois centrée principalement sur le commerce des fourrures, le blocus napoléonien de 1806, puis l'embargo américain de 1807, ouvrent l'ère du commerce du bois et de ses barons du bois. Des centaines de bateaux sillonnent désormais le fleuve Saint-Laurent avec leur cargaison de bois d'œuvre. Québec constitue le principal port d'entrée et de sortie du Canada, plus de 600 navires y mouillant chaque année. De grandes fortunes se créent et attirent nombre de marchands et commerçants à Québec dans les années 1820-1830.

À Sillery, les nombreuses anses le long des berges facilitent le stockage des billes de bois et la construction de chantiers maritimes. De grands trains de flottage en provenance de l'Outaouais sont amarrés à Sillery et le bois équarri chargé à bord de navires ou utilisé dans la construction navale. Depuis 1806, 2 000 personnes attirées par l'industrie du bois, surtout des Irlandais, viennent vivre à Sillery et s'installent principalement le long du chemin du Foulon, à proximité des chantiers. Quant aux marchands, les problèmes d'hygiène et d'épidémies à Québec, conséquences d'un développement démographique incontrôlé, poussent nombre d'entre eux à se loger en banlieue : ils peuplent le Haut-Sillery, construisant des demeures à l'image de leur prospérité. On en comptera une vingtaine au milieu du siècle, comme le domaine Cataraqui dont la villa fut construite en 1851 pour le marchand Henry Burstall.

Le long du Saint-Laurent, les madriers s'étendent à perte de vue de la fin avril jusqu'au gel. En hiver, plusieurs ouvriers travaillent comme bûcheron en Outaouais, coupant le bois avec lequel ils reviendront au printemps : ces ouvriers qui dirigent les radeaux sont appelés cageux ou *raftmen*. Majoritairement Canadiens français, ils



Illustration du pavillon d'accueil du quai des Cageux, à l'extrémité ouest de la promenade Samuel-De Champlain, dont les lignes rappellent des empilages de bois. Conception et design : Le consortium Daoust Lestage inc. Williams, Asselin, Ackaoui, Option Aménagement ©. (Commission de la capitale nationale du Québec).

charrient les cages de bois de mai à septembre, et dorment dans des abris sommaires aménagés sur la cage même.

Une fois l'hiver venu et la circulation bloquée par les glaces, plusieurs marchands de bois s'adonnent à la construction de navires. Ce type d'activité existe depuis le Régime français, la couronne et quelques constructeurs privés ayant rapidement entrevu le potentiel des berges et des grèves. Après la Conquête, on peut compter jusqu'à 28 chantiers navals dans la région de Québec.

Mais cette entreprise connaît par la suite un déclin constant, au rythme de la popularité grandissante des bateaux à vapeur. Pendant un temps, le navire de bois est tout de même utile puisque les voyages en partance de l'Europe pour les Indes, en passant par le cap de Bonne-Espérance, ne permettent pas l'utilisation des navires à vapeur qui ne peuvent transporter d'assez grandes provisions de charbon. Mais l'ouverture du canal de Suez, en 1869, viendra remédier à ce problème.

Toute l'activité portuaire de Québec s'en trouve considérablement réduite. De 1 149 accostages au port de Québec au cours de la décennie 1850-1859, on passe à seulement 383 au cours de la décennie 1890-1899. Ce déclin des activités liées au commerce du bois et à la construction oblige les marchands à réorienter leurs actions vers la distribution et le transport de marchandises, et plusieurs s'en vont à Montréal ou retournent en Angleterre. Près d'un siècle après la fermeture d'un dernier chantier à Sillery en 1913 (celui de la W. and J. Sharples Co.), la station des Cageux entend aujourd'hui rappeler la frénésie qui s'empara jadis des chantiers, des anses à bois et des quais au XIX^e siècle.

La station des Cageux forme donc la nouvelle promenade Samuel-De Champlain, avec la station des Quais à l'est, la station des Sports et le boisé de Tequenonday, et contribue à rendre un hommage mérité au Saint-Laurent, principal acteur



Les anses à bois de Sharple et Dobell à Sillery, en 1891. (Archives nationales du Canada, Ottawa, C-006073).

de l'occupation du territoire québécois depuis les migrations amérindiennes et les explorations de Jacques Cartier et de Samuel de Champlain. ♣

Frédéric Smith est historien à la Commission de la capitale nationale du Québec. Il est l'auteur de quelques ouvrages consacrés aux grands domaines de Québec, dont le domaine Cataract (2001) et le parc du Bois-de-Coulange (2003) à Sillery.

Collaboration spéciale à la recherche :
Andréanne Bernard.

Pour en savoir plus :

Commission de la capitale nationale du Québec. *Site de la promenade Samuel-De Champlain*, [En ligne]. <http://www.promenade2008.qc.ca/>

Nicole Dorion-Poussart. *Voyage aux sources d'un pays : Sillery*. Québec, Éditions GID, 2007, 351 p.

Andrée Lapointe. *Sillery et l'industrie du bois au XIX^e siècle*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval (thèse M.A.), 1982, 157 p.

Christian Morissonneau, « La toponymie de Champlain », dans Denis Vaugeois (dir.), *Champlain, la naissance de l'Amérique française*. Québec, Les Éditions du Septentrion, 2004, p. 218-229.



Une cage de bois près des rapides de Lachine, en 1849. Fonds Delano Dexter Calvin. (Bibliothèque et Archives Canada, C-003753B).